

Athénée grand-ducal de Luxembourg,

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION DES PRIX,

LE 22 AOUT 1833,

PAR

M^r Muller, prêtre,

PROFESSEUR DES LANGUES ANCIENNES ET DIRECTEUR DES ÉTUDES
A L'ATHÉNÉE.



LUXEMBOURG.

IMPRIMERIE DE J. LAMORT, PLACE D'ARMES.

1833.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

Si le grand-duché, comme Sa Maj. nous le fait espérer, est un jour détaché de l'évêché de Namur, pour être vraisemblablement affilié à celui de Trèves, nous obtiendrions alors un séminaire grand-ducal; ou les aspirans au sacerdoce seront admis au séminaire trévirois; ou bien Sa Maj. érigera, de l'assentiment de l'ordinaire, un *convictus* à l'université de Bonn, comme l'archevêque de Cologne a fait, au moyen des subsides, qui sont à sa disposition. — Dans toutes ces hypothèses il est exigé, qu'à l'athénée de Luxembourg les futurs théologiens acquièrent les connaissances propédeutiques enseignées dans les gymnâses de l'Allemagne, parce que, dans les deux dernières suppositions, ils ne pourraient pas, sans ces connaissances, marcher de front avec leurs condisciples; et que, dans la première, il serait humiliant pour nos compatriotes de rester inférieurs, sous le rapport des études cléricales, au clergé co-diocésain. Les courageux Luxembourgeois n'ont jamais demandé à leurs voisins une patente de paresse et d'ignorance. Or, il est notoire que dans toute l'Allemagne l'original de la Bible (le texte hébreu pour l'ancien et le texte grec pour le nouveau Testament) est la base de l'exégèse et de l'archéologie, et une des branches les plus importantes de l'encyclopédie théologique. A Trèves, le candidat de la prêtrise commence en poésie l'étude des langues sémitiques. —

En ma qualité de directeur des études, j'ai cru pouvoir signaler publiquement la lacune que présente le cadre de notre enseignement gymnasial, comparé à celui de la Ger-

(IV)

manie, et entretenir nos étudiants d'une éventualité à laquelle ils devront s'attendre, et qui est, je le sais, depuis long-tems l'objet de leurs vœux ; car, les proscriptions de nos seigneurs et maîtres, résidant à Namur, et leurs tracasseries monacales ont outragé le caractère Luxembourgeois et soulevé l'indignation de toute ame virile.

Je fais cette observation préliminaire pour justifier le choix de mon sujet, qui a dû paraître étrange à bien des personnes, et qui, par son étendue autant que par le pédantisme du langage, semble déplacé à une distribution des prix. Je demande pardon à mon auditoire d'avoir abusé de sa bienveillance, dans un local aussi gênant. J'avais écrit mon discours dans l'attente que la distribution se ferait en plein air. — Je regrette en même temps de n'avoir pas pu donner la solidité d'une dissertation à la matière, que j'ai bien légèrement effleurée.

Luxembourg, le 23 août 1833.

MULLER, *prof.*

DISCOURS.

MESSIEURS,

Je viens vous demander la permission de clôturer en votre présence mon cours de langues anciennes. — Nous avons souvent parlé en classe de l'influence que l'orient a exercée sur la littérature, la civilisation, et en général sur les destinées de l'occident. En résumant mes observations éparses sur cette matière, je place des jalons sur une route que je me propose de parcourir prochainement, quand les besoins de l'athénée l'exigeront. — Me permettrez-vous, Messieurs, de lire aujourd'hui un programme et de remplacer le discours de clôture par une causerie d'école ?

STUDIEUX ÉLÈVES,

L'orient nous a donné son alphabet. La patrie de Cadmus a su peindre la parole avant nous. Les caractères phéniciens, retournés de gauche à droite, sont devenus les initiales grecques, et les lettres grecques, tout le monde le sait, sont l'original de la copie latine et le prototype de l'écriture de l'Europe.

La religion que nous professons avait son berceau dans la même contrée. Sa langue, ses allusions, ses métaphores sont orientales ; ses hymnes, une inspiration orientale. Son sacerdoce porte encore le costume de l'orient, et l'évêque salue à l'autel les fidèles comme l'émir salue ses bédouins. La religion chrétienne a implanté l'orient partout. Vous ne pouvez pas l'en détacher sans séparer la branche de sa tige.

Agrandissons la perspective. Les Phéniciens et les Hé-

breux ne sont qu'une fraction de l'orient, même dans le sens restreint que nous attachons à ce mot. Les Syriens, les Chaldéens et les Arabes sont leurs anciens compagnons de tente ; tous enfans de Sem, parlant tous la langue de leur patriarche, la musique gutturale du lion, en plusieurs dialectes. Ces Semites, la vaillante postérité du fils aîné de la famille diluvienne, ont-ils eu des relations avec nous, qui sommes la progéniture de Japhet, du patriarche de l'Hespérie, le cadet des trois, qui sont descendus du Caucase ? Voilà la question. La réponse est facile. Ouvrons les annales ; mais feuilletons bien rapidement. Vous avez parcouru ces pages-là, et puisque vos malles sont faites, je ne retarderai pas le signal du départ. Comptons les époques sans préambule et sans développement.

Tyr arrête la course triomphale d'Alexandre. — Sa fille Carthage jette, comme un filet, ses colonies autour du littoral européen. Dans l'île de Sicile elle brise sa première lance avec les avant-postes de l'Italie. Elle veut faire de la terre du Cyclope sa tête de pont. Mais il y a des Timoléons sur ce pont-là, et on chante Tyrtée au bivouac de l'ennemi. Amilcar n'avance pas. Mais voyez l'héritier assermenté de sa haine : il franchit les Pyrénées et les Alpes à pas de géant, et vient, au nom de Baal, défier le Jupiter du Capitole. — Quelle lutte, Messieurs, que ces guerres puniques, mais surtout la seconde ! Ce ne sont pas des combats ordinaires, c'est une guerre de race. Ces terribles Numides de la bataille de Cannes, ce sont des Bédouins semites ; c'est une caravane d'Ismaël qui a juré d'abreuver ses chameaux dans les eaux du Tibre. — Pourquoi n'avons-nous pas une relation véridique de cette brillante campagne de 17 ans ? Pourquoi les mémoires d'Annibal ne se retrouvent-ils pas ? car vous savez que le conquérant carthaginois a écrit des

commentaires. Ne me citez pas Livius et les Romains. La frayeur et le dépit ont rédigé les chroniques contemporaines. L'Italie a écrit l'histoire d'Annibal comme les écoliers du *Courrier belge* ont écrit la gloire des blouses. Comparez, vous retrouverez dans le texte latin le Batave barbare, les anthropophages du Moerdyk et le Saxon féroce. Tout est raconté en style de glorieuse. — En général, l'orient a été travesti sous la plume occidentale. Qui reconnaîtrait, par exemple, les Israélites de la Bible dans le 5^e livre de Tacite? — Pourquoi aucun monument des lettres puniques n'est-il parvenu jusqu'à nous, pour contrôler la médiance? — Savez-vous ce qui nous reste de la gloire de Carthage? Le comédien Plaute introduit dans une de ses pièces un marchand qui parle la langue punique. Dix lignes d'un jargon de quai, insérées pour faire rire le souverain de l'amphithéâtre, voilà la littérature de Sidon et de Carthage, si toutefois ces villes ont eu une littérature : Sidon, le pays d'Adonis, la patrie de Sanchoniaton, l'école de l'industrie, le berceau de la sculpture ; Sidon, qui vendait la pourpre aux rois, achetait l'ambre de la Baltique et l'ivoire des Indes. Et Carthage, l'aventureuse Carthage, qui, deux mille ans avant Vasco di Gama, avait vu le cap de Bonne-Espérance, et qui, après six siècles de gloire et 118 années de combats, expirant sous le pilum de Romulus, a, dans la personne de son Térence, donné un compagnon d'études à Polybe, un commensal à Scipion l'africain, et le seul grand auteur dramatique à la scène latine.

Les Phéniciens étant effacés du rivage, les Israélites, leurs frères de lait, subirent à leur tour la colère des Sept-Collines. Ils eurent aussi leurs journées de Tyr et de Carthage : épouvantable catastrophe qui, 40 ans avant son accomplissement, faisait couler les larmes de celui qui la

prédissait sur la montagne des Olives et qui indiquait l'unique moyen de la prévenir. — Le temple que le Macédonien avait respecté, Titus le brûla : exécuteur, sans le savoir, de l'arrêt prononcé au moment où l'astre du jour voilait son front pour ne pas éclairer la scène du Calvaire.

Quand les flammes de Sion s'élevaient par tourbillons ; quand elles changèrent en métal corinthien les vases d'or, le candelabre et les tables de la loi, alors, Messieurs, l'ombre éplorée de Moïse descendit de nouveau du Sinäi et jeta les cendres de Jérusalem sur les races de Cham et de Japhet : Il ne périra pas, dit-il, le peuple que mes mains ont moulé ; il vivra innombrable ; et si le destin cruel ne lui permet pas de régner de la mer à l'Euphrate, glorieux comme les étoiles du firmament, il pullulera au milieu de ses profanes vainqueurs, comme l'ivraie de leurs champs, inextirpable comme elle. — Ne demandez pas si la menace est accomplie. Dans toutes les villes de l'occident la physionomie orientale nous montre les débris dispersés d'Israël. Gaulois, Romains, Goths et Vandales se sont insensiblement fondus en peuple homogène : mais depuis dix-huit siècles les enfans de Jacob habitent nos cités, vivent sous nos lois, subissent l'influence de nos mœurs, parlent nos langues, fréquentent nos écoles, sans s'assimiler à nous. Plantes parasites, ils sucent la sève du tronc, sans en devenir une branche. Leurs synagogues s'élèvent à côté de nos temples. Ils préludent à nos fêtes, à notre croyance par un démenti perpétuel. La veille des jours où nous célébrons les mystères de la nouvelle alliance, ils chantent, eux, dans la langue d'Assaph, le pacte indissoluble, la gloire de leurs aïeux et, l'ajouterai-je, quelquefois le menaçant espoir de leur postérité. C'est l'orient qui nous brave dans nos foyers, l'orient est en quelque sorte le redoutable Ulysse, assis en mendiant sur le seuil d'Itaque

et espérant de ressaisir un jour son arc et son carquois. — Cette commémoration d'une fatalité merveilleuse n'est pas destinée à attiser des rancunes populacières. Messieurs les Israélites qui sont présens dans cette enceinte, et dont les laborieux enfans vont partager nos palmes, rendront cette justice à mon caractère.

Le feu du temple n'a pas brûlé les parchemins de la nation. Plus heureux que les adorateurs de Baal, le juif, errant sur la terre, porte la Bible, la sainte Bible, sous son bras. Quand il l'ouvre le jour du sabath, il se couvre la tête, et reprend dans sa pensée le turban de Jérusalem et la fierté de ses pères. Lorsque le chrétien vient rire dans sa synagogue, n'est-il pas un peu en droit de se dire à lui-même : Ils outragent l'arbre dont ils sont les rejetons. N'adorent-ils pas le Dieu de mes pères ? Ne chantent-ils pas, et souvent même sans trop les comprendre, les immortels cantiques de Sion ?

Messieurs, si le juif, penché sur la Bible, connaît les richesses de ses archives, il pourra ajouter : Littérateurs nazaréens, vous n'aimez donc pas la tente hospitalière de mon Abraham ? l'histoire de mon Joseph ? vous n'êtes pas touché des soupirs de mon exilé à Babylone ; ému, en voyant le lévite suspendre sa harpe au saule-pleureur de l'Euphrate ? Et l'homme de ma douleur, le nabi captif, dont les yeux sont deux fontaines intarissables de larmes, qui, de la sanglante catastrophe de sa patrie, n'a voulu sauver que le feu de l'autel : pouvez-vous entendre le long alphabet de ses gémissemens, sans gémir avec lui ? Y a-t-il quelque part une élégie plus touchante ? Y a-t-il un marbre que ses pleurs n'aient amolli ? Ayez de la pudeur, ne comparez pas vos tristes d'Ovide aux lamentations de mon Jérémie. — Si vous n'aimez pas les cœurs abattus, venez

voir des ames fières : voyez couler la lave brûlante de mon Ezéchiël, le volcan chaldéen de ma captivité. Voyez mon Daniel, comme il renverse d'un coup de pierre les monarchies du monde. — Préférez-vous le genre lyrique ? mais quelle harpe a chanté, comme celle de David, les merveilles de la terre, le géant des cieux et la majesté du Créateur ? Que sont les strophes fébriles d'un Pindare sur la victoire d'un cheval, comparées au cantique monumental que mes ancêtres ont chanté sur les bords de la mer miraculeuse ? — Je ne parlerai pas de mes annales historiques, de la collection de proverbes, ni de la longue série de mes prophètes. Vous autres ne pouvez montrer que des Démosthènes ; vous n'avez pas de prophètes, vous n'avez pas d'Isaïe. — Ne souriez-pas à ces paroles. Je laisse de côté ses visions sacrées ; je n'envisage que le type littéraire. Prenez la vertueuse colère de votre Tacite, sa verve allumée à l'aspect de la menaçante Germanie ; ajoutez-y le patriotisme des Catons, le pathétique religieux des péroraisons cicéroniennes ; prenez tout ce qu'il y a de moral dans Sénèque, et si vous pouvez associer des noms hostiles, tout ce qu'il y a de conciliant et de généreux dans l'ame de César ; chargez Horace d'assembler tout cela en un seul caractère, et de faire parler un tel caractère en vers lyriques, dans des jours de crise, et vous aurez à peine un reflet occidental d'Isaïe. Pleurant d'amour pour Dieu et pour son pays, le prophète attend dans un coin du temple qu'un séraphin ait purifié ses lèvres avec un charbon ardent du sanctuaire : puis, donnant à sa voix les terrours de la trompette, il va annoncer aux rois de Jehudah ces majestueux oracles, que je ne traduis pas, pour ne pas les affaiblir. Son parallélisme est comme un dialogue symphonique entre le ciel et la terre ; ses pensées sont des êtres

vivans, et le parchemin doit avoir brûlé sous ses métaphores. — Me demandez-vous si j'ai des idylles, des poésies pastorales? — Comment appelez-vous un récit naïf, dans lequel, au lieu de vos bergers séducteurs, un seigneur opulent offre sa main et sa fortune à la pauvre glaneuse de ses champs, à la vertueuse Antigone, d'une veuve de Bethléhem? — Comprenez-vous mon cantique des cantiques, l'objet de tant d'ignobles sarcasmes? Ne parlons pas de sa mystérieuse allégorie. Prenons les paroles au pied de la lettre, et replaçons les circonstances que le récitatif implique. Figurez-vous la tente de Salomon, son palais ambulante pendant la belle saison, les parfums de l'Arabie et l'Amour en diadème. On amène devant lui la gentille paysanne, le lys du vallon. Le teint rembruni de la jeune campagnarde fait chuchotter les précieuses du sérail. Mais patience, filles de Jérusalem, elle s'expliquera. « Elle a été exposée à l'ardeur du soleil, s'il vous plaît; les fils de sa mère sont durs envers elle, ils l'ont obligée à garder la vigne; elle n'avait pas le tems de veiller à la fraîcheur de son teint » (karmi schelli lo natarti). Voilà l'avant-scène. Quelle est l'action de la pièce, le dialogue? Un roi l'adore; elle soupire pour un pâtre. Le roi lui dit des flatteries, dit qu'elle est svelte et agile comme sa jument arabe; que ses yeux sont des tourterelles. Elle ne le croit pas. Elle a entendu dire qu'elle était une fleur des champs à peine éclos. Elle parodie avec une naïveté sans malice son royal cour-tisan. Au couplet qu'il lui chante, elle répond par un couplet, exaltant avec une chaleureuse exagération le bien-aimé de son cœur, récitant sa chanson printannière, racontant des songes, des rêveries : mais ce bien-aimé est un absent, c'est son ami du hameau, la gazelle des montagnes; ce n'est pas le grand seigneur qu'elle a devant elle, et qui

a paru croire que toutes ces belles choses étaient à son adresse. « Tu porteras désormais des colliers de perles, dit-il, tu habiteras des lambris dorés. » Oh oui, vraiment, réplique la Sulamit, quand le soir il reviendra avec son troupeau, il m'apportera le bouquet que sa main a cueilli. Ce bouquet sera ma festive parure. Et le palais de nos rendez-vous, comme il est magnifique : c'est le gazon des prés et l'ombrage du sapin. Enfin, l'adorateur s'aperçoit qu'il a jeté son encens aux vents. « Va-t-en, dit-il, tu es belle comme Tyrsa et Jérusalem, mais terrible comme une armée rangée en bataille. Ne me lance plus de ces regards ; tes yeux m'épouvantent. » — La héroïne du cantique est une Lucrèce virginale. C'est la Vertu qui vient, sous le costume d'une montagnarde, railler les passions des rois. C'est bien autre chose que l'*Amore, sotto pastorali spoglie*, de l'*Aminta* du Tasse. Notre érotique demande un moraliste pour exégète. Le *Symposium* de Platon pourrait lui servir de commentaire, si ce livre sacré admettait un commentateur profane. Salomon serait-il par hasard lui-même l'auteur de cette élégante pastorale ? Salomon, que la reine de Saba est venu admirer, et qui disait que tout est vanité sur la terre. — Mais n'oublions pas Job, l'inimitable Hiob, le poète-philosophe par excellence, le phénomène le plus majestueux de l'orient. A quoi comparerai-je ce qui est incomparable, ce qui cherche depuis trente siècles sa contrefaçon ? Job, c'est le lion arabe, dressant sa crinière et remplissant les déserts de ses rugissemens. — La descente homérique de Phébus-Apollon ? Les adieux d'Andromaque, le sourire de la mère embelli par des larmes ? Priame aux pieds d'Achille ; sa tête blanche, sa barbe blanche ; ses lèvres paternelles collées sur la main homicide ? — Otez tout cela, c'est de la glace. Ne comparez pas. N'approchez

pas cette glace du buisson en flammes. Les fils de Japhet ne pêchent pas le léviathan à l'hameçon. — Buffon a copié quelques traits de Job ; traits secondaires et pâles à côté du texte, mais qui sont devenus le plus beau tableau de Buffon : c'est sa description du cheval. — Zschokke a modernisé la théodicée du Job dans son bel Alamontade. — Une nation qui peut exhiber une Jobiade, comme carte d'entrée, est digne d'occuper une place d'honneur au banquet des célébrités littéraires. Mais c'est dans l'original qu'il faut voir tout cela. Le pittoresque de la langue au verbe trilitéral, avec ses accroissemens stolonifères, ne se traduit pas. — Voilà, Messieurs, ce qu'entre autres les juifs peuvent nous répondre, et ce que nous répondrons à notre tour aux détracteurs de leur littérature.

Je m'aperçois que je n'ai pas parlé du frontispice de la bible. Dieu seul connaît le millésime de l'éternité, et le secret de faire sortir les mondes du néant. Laissons des rêveries prétentieuses. Laissons à Epicure ses atômes et son aveugle hasard. Laissons à Buffon ses masses tourbillonnantes, leur choc et leurs débris. Allons fêter la semaine sainte des Patriarches ; les six journées véritablement glorieuses. Allons voir le panorama oriental de la création ; la copie conforme du grand original. Ce sont six intuitions successives pour la commodité de l'observateur. C'est un hymne en six strophes, avec un antique refrain six fois répété. — La première strophe chante la nuit primitive et son affreuse obscurité. Entendez-vous mugir les abîmes et un esprit marcher sur ces abîmes ? Écoutez : *jehi hor*, dit-il, et la lumière éclate. Il voit qu'elle est belle. — Vous n'avez encore, que le crépuscule matinal : mais à cette clarté vous découvrez déjà au-dessus de vous un firmament, un océan azuré. L'autre océan, qui grondait tout-à-l'heure

dans le *tohu wabohu*, voyez-le là-bas, comme un brouillard épais, se retirer docile dans ses réservoirs, et laisser à sec les montagnes et les collines; ces collines se couvrir de verdure, se couronner de forêts. — Remarquez-vous dans le lointain le pâle flambeau, qui semble fuir avec la nuit et les étoiles? A l'horizon opposé vous allez voir paraître le brillant astre du jour. — Nous assistons au réveil de la nature, à une belle matinée de la Palestine — Attendez, il y aura du mouvement sur cette scène silencieuse : les **ames vivantes** vont paraître. Vous n'apercevez pas les poissons, qui serpentent au fond du bassin, mais vous allez entendre le concert des oiseaux, voir sortir les quadrupèdes selon leurs genres et leurs espèces. « Croissez, multipliez-vous, remplissez la mer, la terre et les cieux ». — Comptons à-présent : la lumière d'abord ; puis au-dessus de notre tête une voûte, à nos pieds le reste du cahos qui va se débrouiller tout-à-l'heure ; 3^o la terre ferme s'élevant sur la surface des eaux, et sa parure verdoyante. Après cela le soleil se lève, les étoiles fuient. Voilà les quatre premiers jours. Le cinquième les poissons se remuent et les oiseaux chantent, et enfin le sixième les quadrupèdes sortent en bondissant de joie. Ce dernier jour attend son couronnement. Dieu est entré en délibération, pour faire son chef-d'œuvre, et il introduit finalement sur la scène un homme et une femme. Applaudissez, il y a des Elohims sur la terre ; le Créateur voit sa vivante image. « Et il regarde tout ce qu'il a fait, et voyez comme c'est beau, très-beau, et le soir vient et le matin vient, journée sixième. »

Mais j'oublie que je ne suis pas en classe. Je vous demande pardon de ma prolixité, messieurs ; la simplicité de ce récit me charme. J'aime bien d'entendre raconter la naissance du monde avec la naïveté de l'enfant, qui voit

pour la première fois ce monde sortir de ses nocturnes ténèbres. Des payens même ont trouvé cela sublime. J'espère, qu'on ne fera pas l'injure à la Génèse, de lui comparer les bizarres théogonies de l'Inde ; le chaos et les Titans de la Grèce. Ne venez pas non plus me parler d'époques et de computations astronomiques. Fussiez-vous des Newtons, je ne vous écouterai pas. Un hymne n'est pas une chronologie ; une ode n'est pas un almanach. Nos premiers pères n'étaient pas des mathématiciens, ils étaient des spectateurs émerveillés de ce bel univers. — Il a fallu prémunir les Israélites contre le polythéisme de leurs voisins, qui rendaient un culte au soleil, à la lune et à l'armée céleste sous le nom de Baalims, seigneurs et maîtres. Eh bien, leurs Baalims ne sont pas des Dieux, ce sont des candelabres, que Dieu a placés là pour éclairer le jour et la nuit, ils sont, comme la terre et le ciel, l'ouvrage de ses mains. Telle est la pensée tranchante de Moïse. Son premier chapitre est une protestation contre l'idolâtrie ; une proclamation de l'unité du créateur et de sa toute-puissance ; ce n'est pas un traité de physique.

La Suisse possède un magnifique commentaire sur la création en six jours : c'est le mont Rigi. Long-tems avant que le disque du soleil ne soit visible, l'on voit ses premiers rayons dorer, allumer les cimes de la perspective et les tableaux de la nature se dérouler successivement dans le même ordre que Moïse a suivi. Cette succession est phénoménale, elle n'est pas cosmogonique. La sainte bible ne nous est pas donnée pour nous faire comprendre ce qui est incompréhensible, pour nous expliquer ce qui est inexplicable ; mais pour nous apprendre à adorer celui qui seul est adorable.

M. de Frayssinous a fait à la critique française la con-

cession de substituer des époques aux six jours. Benjamin-Constant a spirituellement relevé cet essai impuissant de concilier l'écriture sainte avec les découvertes de la science. Pour moi, j'aurais applaudi à l'éloquent apologiste, si, plantant là ses physiciens comme Scipion ses démagogues, il eût dit à son auditoire : messieurs, l'exégèse du passage au Mont-Martre, à trois heures du matin : *venite adoremus : Pleni sunt cœli et terra gloria ejus.* —

Messieurs, les antiquités bibliques méritent d'être connues. Elles sont dignes de charmer les loisirs du philologue chrétien ; dignes surtout d'éclairer les études théologiques et d'embellir la pieuse solitude du presbytère. — Je regrette bien sincèrement, que la royale pensée de Guillaume de Nassau, dans la création des cours propédeutiques à Louvain, ait échoué devant une opposition, qui affichait une conscience timorée et de pieuses alarmes : mais qui, déroulant tous ses plis aux jours de la rébellion, qu'elle a fomentée à l'ombre des autels, s'est elle-même dessinée d'après nature : humble, comme l'arrogance ; évangélique, comme le pharisaïsme ; loyale, comme la trahison ; religieuse, comme le parjure, et ennemie de tout progrès intellectuel. —

J'espère, messieurs, que ces études archéologiques, proscrites ailleurs, prospéreront à Luxembourg. Le grand-duché est appelé à avoir des relations plus intimes avec le reste de l'Allemagne. Pour s'élever à son diapason l'athénée a une lacune à combler. Les jeunes Luxembourgeois se sont présentés avec honneur à Liège, Louvain et Gand : ils doivent pouvoir se présenter honorablement à l'université de Bonn ; et à Bonn, messieurs, le philologue et le théologien étudient le texte de la bible, au lieu de signer des pétitions pour de Potter, et de travailler aux barrica-

des. — J'appelle de tous mes vœux sur nos écoles le génie de l'érudition allemande. La méditative Minerve de la Germanie n'est pas dédaigneuse : elle honore la langue de Fénelon, l'exquise urbanité de son pays et de son siècle ; mais elle écarte de ses temples, elle écarte le glaive en main, comme Ulysse sur la fosse de Tirésias, le démon Gaulois qui vient boire notre sang, et cet autre démon, l'esprit familier du duc d'Albe, qui revient, dit-on, tous les 40 ans insulter les rois et donner des convulsions épileptiques aux Flammands. — Cette fois-ci, trouvant à l'évêché un itinéraire du pays, et ne voyant plus à la frontière Forzenheim et les dragons de Latour, il est venu en diligence marchander les consciences, traquer la fidélité et déchirer la plus belle page des annales de Luxembourg... déchirer un si noble cœur... Je m'arrête, parce que mon ame, s'inclinant avec émotion devant la mémoire du vénérable Willmar, exciterait dans cette enceinte une trop vive sympathie. —

Me voilà à côté de ma route. Cette misérable révolution est comme le feu follet des marécages : elle écarte les passans du droit chemin. Retournons sur nos pas. — Nous parlions de la littérature hébraïque. Cette littérature a un caractère sacré, que je n'ai pas l'intention d'analyser en ce moment. Je ne souleverai pas le voile, qui cache le mystère précurseur de la rédemption. — Je n'ose pas même hasarder quelques mots sur la législation mosaïque. Nous vivons dans un siècle si éclairé ; la génération romantique, qui détrône tout, qui brise tout, pour rêver sur des ruines, est si pétulante, si moqueuse ; et le législateur, que je voudrais leur montrer, est une tête chauve, une antiquité. Je ne le produirai donc pas ; je ne ferai mal au cœur à personne. — Une constitution, écrite sur des tables

en pierre, doit être d'un style lapidaire bien suranné ; être quelque chose de bien gothique. Du moins les chartes, que nous donnons au peuple pour son amusement, sont écrites sur papier vélin ; et quand le vent en emporte une, on en fait une autre : c'est pour cela qu'on a des assemblées constituantes et des papeteries. — Aussi les philosophes de la première encyclopédie, ont-ils bravement grondé le vieux Moïse, pour les singuliers considérans de sa loi séculaire : « Écoute Israël ! Voici ce que dit le Dieu de tes pères ! » Comme si Dieu était pour quelque chose dans le gouvernement du monde. Comme s'il était permis d'invoquer son nom, pour proclamer la révélation, qui émane de lui. — Esprits rétrogrades, c'est du peuple que tout émane. Une chose est vraie, quand le peuple dit oui ; elle est juste, quand il dit, je le veux. Quand Robespierre et ses honorables collègues décident dans les formes constitutionnelles, que la France reconnaît un Être suprême, alors il y a un Être suprême ; autrement il n'y en a pas. — Nous ne sommes pas de l'antiquité, Dieu-merci. Nous avons fait des pas immenses depuis Lycurgue et Solon. Le Nomothète de Sparte a soumis ses lois au contrôle d'Appollon, le pythique. Nous avons mieux que cela. Notre Appollon, le contrôleur démocratique a placé son trépied dans les carrefours, pour la plus grande commodité du public législateur. Vous pouvez le consulter au coin de la rue. Voulez-vous son avis par écrit ? Entrez au café. Pour la bagatelle de quelques cents vous avez votre oracle, et vous pouvez au besoin allumer votre cigarette avec le papier infallible. — L'Egérie des Numas modernes, c'est l'opinion populaire, s'il vous plait, messieurs du vieux tems. Et on viendrait nous parler de Moïse et de son décalogue ? Voyez donc un peu le cas que le tyran hébreux a fait de

notre souveraine du monde. Elle était au pied de la montagne, l'opinion populaire; elle grondait comme la tempête; elle hurlait son pétitionnement par cent mille bouches; et pour le dire en style de mon siècle, l'exaspération était à son comble. Les Arons obséquieux caressaient la mignonne; lui donnaient des poignées de main; lui faisaient des concessions, des veaux d'or. Eh bien, messieurs, comment Moïse a-t-il accueilli cette manifestation éclatante des vœux publics; ce beau fait accompli? — Si les patriotes qui voulaient inaugurer l'Apis de l'Égypte, sous le pontificat d'Aron, avaient eu leurs journaux comme les pontifes brabançons, quand ils intronisèrent l'idole parisienne, je m'imagine que nous lirions de belles tirades sur Moïse, le mitrailleur. — Poursuivons.

Les pages que nous venons de parcourir aboutissent à des ruines. Des ruines en Phénicie, des ruines à Carthage et en Palestine. Cinq siècles ont passé silencieux sur ces décombres. Le sixième a amené une autre aurore. L'Hégire commence, et avec elle la réaction, la terrible réaction des Sémites contre les Japhètes. — Qui ne connaît pas Mahomed? Laissons son enthousiasme, ses extases et ses erreurs. Dans le point de vue, que nous avons choisi, l'intrépide Emir de la famille de Haschem est à nos yeux un Achille, qui vient conquérir et enterrer la dépouille d'un Patrocle.

A sa voix les tribus de l'Arabie s'ébranlent, le clan de Coreisch à leur tête. Les Grecs du bas-empire sont expulsés de Bethléhem et de Damas. Les fils d'Edom n'avaient-ils pas des droits sur cette contrée? Leurs pères y ont creusé les premières citernes, et Abraham est enterré là. Vainqueurs, ils se replient sur l'Égypte, sur la vieille Égypte, le caravansérail qui héberge la conquête quand elle passe, celle

des Perses, des Grecs, des Romains, des Arabes; tour-à-tour Cambyse, Alexandre, Antoine, les Califs. — De là les guerriers pèlerins suivent l'ancienne traînée du dialecte phénicien le long des côtes africaines. Arrêtons-nous, pour voir s'ils n'ont pas laissé quelques souvenirs dans le pays des Pharaons.

L'Égypte a été l'héritage de Cham, maudit par son père. Elle était à peine peuplée, qu'une colonie indienne est venue lui imposer un culte étranger et une organisation étrangère. La mer a englouti la route, par laquelle le Trimégiste et les Castes se sont placés en face de la Grèce. Dans cette société, le sacerdoce indien et la noblesse conquérante, qui étaient son ordre de Templiers, occupaient les premiers degrés. Les pauvres Chamites se trouvaient, comme de raison, au bas de l'échelle. Ils travaillaient aux métiers et dans les carrières de granit. Mais le génie étranger gravait dans ce granit sa chronique séculaire, l'histoire de ses Dieux et les traditions de la mère-patrie. Cette Égypte avait donné les mystères d'Eleusis aux Athéniens. La reconnaissante Minerve lui éleva à Alexandrie une chaire de la philosophie de Platon. Voilà déjà le hibou grec à côté du sphinx égyptien. L'apostolat chrétien y arbora ensuite la croix du Sauveur. On adorait cette croix; St. Athanase l'expliquait; la Thébàide se peuplait d'anachorètes, et l'école d'Alexandrie se changeait peu à peu en un séminaire de pères de l'église. Arrivent les enfans du désert. Ils rient de la bizarre juxtaposition : un hiéroglyphe, un traité de dialectique, un évangile; l'Inde, la Grèce, la Palestine. Ils semblent vouloir compléter la collection en déposant leur coran sur la tombe de Sésostris. — Ne me demandez pas, lequel des quatre symboles a prévalu, et si l'Arabie a un trophée dans la terre de Mizraïm.

Parlerons-nous de leur grand auto-da-fé? Vous connaissez le dilemme du Calif et les funérailles de la littérature ancienne. Quelle perte inappréciable! Est-ce que le déluge nous a été plus désastreux? Mêlons une branche de cyprès aux lauriers des Alexandres, des Scipions, des Titus. Tyr, Carthage, Jérusalem ont trouvé des vengeurs dans leurs frères du désert. Comme Cléopâtre, en dissolvant la perle, a surpassé toutes les prodigalités d'Antoine, de même Omar, en chauffant les bains de ses arabes avec les manuscrits accumulés de la Grèce et de Rome, a effacé par ces représailles tous les désastres de l'orient. Omar est le spectre d'Annibal, vengeant le désespoir de Carthage; c'est l'ombre vindicative de Sem, assise sur le rocher de Tyr, et apportant à sa fille, feu la reine des mers, une libation sépulcrale dans le crâne de Japhet. Détournons nos yeux. Suivons tristement la trace de leurs chameaux.

Que vont-ils faire en Lybie? Le diamant du rivage n'y est plus. Les Romains et les Vandales ont passé par là. Vont-ils relever des ruines célèbres, ou seulement s'asseoir à la place de Marius? Non, messieurs, mais leur cimetière va extirper le culte chrétien sur cette plage. Ils vont bâtir une mosquée sur les cendres de St. Augustin. Voilà l'épithaphe mauresque qu'ils élèvent à Didon, leur sœur. Ne dirait-on pas la potence d'un Verres, dressée sur la côte pour insulter à la rivale d'outre-mer, convertie depuis en métropole chrétienne?

D'anciens souvenirs les appellent au-delà du détroit. A Gibraltar les Phéniciens avaient placé le Dieu terme du monde, le temple de Baal. L'Espagne est bientôt conquise, et mieux conquise que jadis par la prise de Sagonte: car la valeur punique n'y avait pas laissé son camp

retranché dans un royaume de Grénade. Ils franchissent les Pyrénées, suivant la feuille de route d'Annibal, et neuf siècles après la journée de Zama, le fils d'Agar, au visage basané et à la longue barbe, reparaît dans les conquêtes de Jules-César, et fait boire son cheval dans les eaux du Rhône. Quelle campagne nomade et quelle ligne de bataille ! Les réserves sont au golfe persique, l'aile droite menace Constantinople, et l'aile gauche bataille dans les Gaules.

Messieurs, si jamais les destinées de l'Europe ont flotté incertaines, c'était bien alors. L'empire d'orient était un cadavre ; celui d'occident un cahos. Débris gaulois, débris romains dispersés, foulés aux pieds par des hordes d'aventuriers rivaux ; par des Visigoths, des Bourguignons, des Francs. Mélanges d'éléments hétérogènes et hostiles les uns aux autres, sans ciment de nationalité, sans gouvernement stable. Des jargons divers, des mœurs disparates ; au nord des flots de barbares, au sud des nuées d'Arabes. Voilà les Gaules. — Quels sont ses agresseurs ? Une nation fraîche, homogène, vierge de revers, forte de sa gloire traditionnelle, et fière de sa jeune gloire ; une de mœurs et de langage ; la plus civilisée de l'époque ; vive comme le coursier de son désert ; patiente comme le chameau, qui voiture ses équipages ; exaltée par l'islamisme, et marchant sous le drapeau du prophète à la conquête d'un monde, qu'il lui ordonne de convertir. — On peut bien dire, que, dans les plaines de Tours, Dieu a pesé la destinée de l'Europe. — Quelle eût été sa destinée, sans Charles-Martel et son grand homonyme ? Il fallait un fils de Teut, un Briarée du nord, pour faire rebrousser chemin aux géans qui escaladaient notre Olympe. Et encore avec quelle lenteur ont-ils opéré leur retraite. Ils retour-

nèrent , non pas comme les nuages chassés par les vents , mais comme la mer recule à l'heure du reflux ; et comme elle , ils déposèrent leurs coquillages sur le sable. — On retrouve encore l'Arabie en Espagne. L'architecture mauresque y est encore. L'astronomie , la médecine , la philosophie , les mathématiques y ont long-temps parlé arabe. Le zénith , le nadir , l'alchimie , l'alcoli , l'almanach , l'algèbre , ces mots-là ne nous sont pas venus de la Grèce. La première traduction latine d'une partie des écrits d'Aristote , le fond sur lequel a vécu le moyen-âge , a été faite sur une traduction arabe. Les Arabes ont connu avant nous le chef des Péripatéticiens. Je dois abréger. Je ne parlerai pas des croisades et de leur influence sur l'occident. — Aujourd'hui encore nous ne pouvons mettre le pied sur la côte opposée du bassin de la Méditerranée sans rencontrer le courage arabe. Napoléon l'a éprouvé aux pyramides. La colonie d'Alger le reverra dans ses plantations , et l'ambition récente d'un pacha a fait voir que les caravanes , qui cheminent de Tambouctou à l'Indus , n'ont pas oublié la route de Bizance. — Mais cette fois-ci nous avons le bronze et la foudre , et nous conseillons aux enfans d'Ismaël de préparer le sorbet à l'ombre du palmier , loin des citadelles flottantes et de la mousqueterie de l'Europe.